voici, selon M. Pasteur, ce qui se passe inévitablement : au début, c'est-à-dire durant les premières heures qui suivent la mort, il n'existe aucun vibrion dans la masse du sang, qui ne contient que des bactéridies; mais l'intestin, pendant la vie de l'animal, contenait une multitude de vibrions ou de germes de vibrions contrariés dans leur développement par l'action antiputride de la vie, ou mieux des fonctions de l'organisme. L'animal mort, les vibrions commencent leur travail avec une activité prodigieuse, pénètrent les parois intestinales, s'insinuent par les canaux capillaires et finissent par atteindre la masse du sang, où ils se trouvent momentanément associés aux bactéridies. M. Paul Bert et ceux dont il a répété les expériences avaient précisément opéré sur du sang charbonneux qui se trouvait dans cet état mixte, ou mieux qui, ayant déjà perdu toutes ses bactéridies, n'était plus hanté que par des vibrions et se trouvait ainsi transformé en sang septicémique. On a donc eu tort de conclure de ces expériences que la bactéridie accompagne le charbon, mais ne le détermine pas, puisque le sang mis en expérience ou ne contenait pas de bactéridies, ou ne les contenait qu'associées aux vibrions et rendues inertes par la présence de ces organismes.

Mais, dit-on, M. Paul Bert avait détruit les vibrions dans le sang, charbonneux ou non, qu'il se proposait d'inoculer? Ici M. Pasteur répond par toute une théorie nouvelle qu'il prétend étayer sur des faits, et qui sera vraiment complète si ces faits sont confirmés par des expériences sérieuses et contradictoires. Un fait incontestable, c'est qu'une forte pression d'oxygène ou même d'air exercée sur les liquides contenant des vibrions détruit chez ces organismes la motilité qui est un de leurs principaux caractères. Mais M. Pasteur nie que la vie, chez ces êtres, soit détruite avec le mouvement. Lorsqu'un liquide chargé de vibrions a été soumis pendant vingt et un jours à une pression d'oxygène de dix atmosphères, il se produit dans le sein de ce liquide un phénomène des plus remarquables : à la place des vibrions disparus, on voit apparaître une multitude de points brillants sur lesquels l'oxygène et l'alcool absolu lui-même n'ont aucune action. Ces points brillants, dans la pensée de M. Pasteur, ne seraient autre chose que des germes de vibrions; en inoculant le liquide qui les contient, on leur fournirait le milieu nécessaire à leur développement, et ainsi s'expliquerait ce cas étrange d'infection putride par des virus qui ne contenaient aucun vibrion. Ne dirait-on pas, en vérité, que ces vibrions, complices de M. Pasteur, n'ont subi ces métamorphoses qui les ont momentanément rendus invisibles que pour faire pièce à M. Paul Bert? Loin de nous la pensée de soupçonner la bonne foi de M. Pasteur; mais les discussions qui se rattachent, de près ou de loin, à la question de la génération spontanée ont pris un tel caractère de passion, qu'on ne peut plus accepter que sous bénéfice d'inventaire les expériences qui tendraient à confirmer l'une ou l'autre opinion.

M. Pasteur, du reste, affirme avoir vu des vibrions résultant de cette transformation et explique en même temps comment ils avaient si longtemps résisté à toutes les recherches. Ces vibrions, d'après lui, sont d'une longueur véritablement prodigieuse, mais absolument transparents, circonstance qui avait empêché de les distinguer. Mais il les a vus à Alfort et les a montrés à d'autres expérimentateurs, M. Bouley entre autres, dont il invoque le témoignage. Ces vibrions étaient si longs, qu'ils dépassaient le champ de vision du microscope. Ils progressaient avec des mouvements flexueux, écartant, à droite et à gauche, les globules du sang, comme un serpent écarte les herbes dans lesquelles il rampe.

Il n'est, en tout cas, que juste de reconnaître que les expériences de M. Pasteur, quoique soupçonnées d'être inspirées par un parti pris, sont conduites avec beaucoup de soin et d'intelligence et offrent souvent un très-haut intérêt scientifique. A ce point de vue, les expériences qu'il a faites à Sours, près de Chartres, dans un établissement d'équarrissage, méritent d'être exposées ici avec quelque développement.

On a soumis à M. Pasteur, dans cet établissement, trois animaux morts du charbon : un mouton mort depuis seize heures, un cheval mort depuis vingt-quatre heures et une vache morte depuis quarante-huit heures. Dans le sang du mouton, M. Pasteur n'a trouvé que des bactéridies; dans celui du cheval, il a rencontré quelques vibrions et une foule de bactéridies; celui de la vache lui a fourni un très-grand nombre de vibrions et quelques bactéridies. Ceci, comme on voit, est une confirmation frappante du système de M. Pasteur sur la substitution progressive des vibrions aux bactéridies. Mais son expérience ne pouvait s'arrêter là, puisqu'il voulait, avant tout, étudier les effets de l'inoculation du virus charbonneux.

Le sang de mouton, qui ne contenait que des bactéridies, amena la mort de l'animal inoculé, et l'on constata dans son sang la présence des bactéridies. L'animal était mort du charbon. Le sang du cheval et celui de la vache amenèrent également la mort des sujets inoculés, mais on ne trouva dans leur sang pas trace de bactéridies; ils avaient succombé par *septicémie*. Les effets de l'inoculation, dans ce dernier cas, furent vraiment terribles. On avait inoculé des cochons d'Inde avec le sang du cheval et celui de la vache. Bientôt une inflammation des plus intenses se manifesta aux muscles des membres et de l'abdomen. Des poches de gaz se formèrent en divers points, particulièrement aux aisselles. Le foie et le poumon étaient décolorés. Le sang du cœur ne présentait aucun symptôme d'agglutination par masse; mais ce phénomène était très-sensible dans le foie. Nous arrivons au fait le plus caractéristique de cette expérience : un nombre prodigieux de vibrions existait dans les sérosités accumulées autour des intestins et des viscères et dans celles qui suintaient des membres enflammés. L'application de l'oxygène réduisit ces vibrions à l'immobilité, mais ne les détruisit pas.

M. Pasteur a indiqué une autre expérience non moins intéressante que la précédente, mais dont la signification nous paraît plus obscure. Après avoir inoculé à un animal le virus septicémique, on le tue au moment où il est près de mourir, et l'on inocule à un autre animal la sérosité qui suinte de ses parties enflammées, ou celle qui s'est accumulée autour de ses viscères. L'animal ne tarde pas à mourir dans des conditions qui accusent, pour le sang inoculé, une virulence extrême. Si, au contraire, on inocule du sang pris dans le cœur de l'animal infecté, il n'existe aucun signe de virulence. Les sérosités elles-mêmes n'offrent aucun caractère de virulence, si l'on a pris soin de les filtrer avec certaines précautions.

M. Pasteur voudrait conclure de là que dans le premier cas d'inoculation seulement il y a infection par les vibrions, putréfaction du vivant, *septicémie;* mais il nous semble que cette conclusion ne serait légitime que si l'on pouvait constater, dans ce premier cas, l'existence des vibrions visibles dans le sang de l'animal inoculé; car on remarquera que M. Pasteur n'indique pas qu'il ait pris la précaution de soumettre le sang inoculé à l'action de l'oxygène, de façon à détruire les vibrions, comme on le croit généralement, ou à les transformer, comme le pense M. Pasteur.

Après cette série d'expériences, qui ont fixé ses idées sur le rôle des vibrions dans l'empoisonnement septicémique, M. Pasteur s'est demandé quelle pouvait être l'origine de ces vibrions septiques. Voici l'hypothèse à laquelle il s'est arrêté. Les vibrions ferments existent presque partout, mais plus particulièrement dans les matières qui occupent le canal intestinal. M. Pasteur n'est pas éloigné de croire que les vibrions qui déterminent la fermentation putride et ceux qui déterminent la fermentation septicémique ne diffèrent pas essentiellement de ceux qui provoquent les fermentations alcooliques, notamment de ceux qui constituent les propriétés spéciales de la levûre de bière. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, que M. Pasteur ne formule qu'avec de grandes hésitations, il pense que le développement des vibrions dans les intestins des cadavres pendant la putréfaction, leur cheminement progressif dans les sérosités, les humeurs et le sang, sont la cause efficiente de la production du virus septicémique. Il cite, pour appuyer ce système, des expériences très-remarquables de M. Signol. M. Signol asphyxie rapidement un animal en état de santé parfaite, abandonne le cadavre pendant quinze ou vingt heures et expérimente ensuite son sang. Les premiers signes de virulence fournis par le sang se manifestent dans les parties profondes, dans le voisinage des intestins et des viscères; puis, successivement, dans les parties plus voisines de la périphérie, précisément comme il doit arriver dans l'hypothèse de la marche des vibrions à travers les tissus.

Nous avons dit que M. Pasteur incline à admettre l'identité générique des vibrions ferments; en revanche, il suppose un très-grand nombre d'espèces et il explique par les différences spécifiques les variétés d'accidents qui ont été signalées. C'est ainsi que l'empoisonnement par *septicémie*, tout à fait général et presque brusquement mortel dans certains cas, se borne, dans d'autres, à des éruptions de phlegmons ou de bubons.

En résumé, si l'on met à part quelques expériences très-intéressantes, mais dont l'interprétation est encore incertaine, on ne possède sur ce sujet que des hypothèses plus ou moins plausibles. Mais on peut dire que, le jour où l'élément réel du virus septicémique aura été saisi, on aura fait faire un pas très-important aux questions les plus fondamentales de la physiologie. La théorie des ferments sera peut-être complète en ce moment, et la question irritante de la génération spontanée pourra presque être considérée comme résolue.

SÉQUAYE s. f. (sé-kè). Art vétér. Maladie des bœufs et des vaches, qu'on appelle aussi ENSÈQUE, dans le département des Landes.

SEQUEIRA (Domingo-Antonio DE), peintre portugais, né à Belem en 1768, mort à Rome en 1837. Il reçut des leçons d'un peintre médiocre, François de Setubal, attira sur lui l'attention du marquis de Marialva et, grâce à la généreuse protection de ce dernier, il alla compléter ses études artistiques à Rome et dans les principales villes d'Italie. En 1796, il revint en Portugal. En ce moment, l'art y était fort négligé. Aussi ne trouva-t-il point les commandes sur lesquelles il comptait et, dans son découragement, il entra au couvent de Bursaco. Un gentilhomme portugais, ayant vu quelques-uns de ses tableaux, fut frappé de son remarquable talent. Il parla de Sequeira au roi, qui le nomma peintre de sa cour, avec des appointements de 10,000 francs. En 1814, il fut chargé d'exécuter les dessins de la somptueuse vaisselle que le gouvernement portugais offrit à Wellington. Six ans plus tard, Sequeira acclama avec enthousiasme la révolution libérale de 1820. Lorsque la réaction triompha, en 1823, craignant d'être poursuivi, il se rendit à Paris, où il exécuta un de ses meilleurs tableaux, la *Mort de Camoëns*. En 1826, il alla se fixer à Rome, où il passa le reste de sa vie. Ce fut là qu'il peignit ses toiles les plus estimées, notamment une *Descente de croix*, le *Calvaire*, l'*Adoration des mages*, l'*Ascension*, etc. Ce peintre, un des plus remarquables que le Portugal ait produits, se rapprochait, par sa manière, du genre de Rembrandt.

SÉRASKIÉRAT s. m. (sé-ra-ski-é-ra — rad. *séraskier*). Fonction, dignité de séraskier.

* **SERBIE** ou **SERVIE** (PRINCIPAUTÉ DE), État de l'Europe méridionale...

Au commencement de l'année 1876, le prince Milan, qui jusque-là s'était montré partisan de la paix, parut disposé à lutter contre la Turquie, soit que de nouveaux conseils lui fussent venus de Saint-Pétersbourg, soit que les succès obtenus par le Monténégro eussent éveillé son ambition. Du mois de janvier au mois de mars 1876, les dispositions de la Serbie devinrent si menaçantes, que les grandes puissances européennes, y compris la Russie, crurent devoir adresser des remontrances à son gouvernement. Au mois d'avril, une grave mesure, et qui décelait une intention évidente de faire la guerre, fut prise à Belgrade : on y décréta un emprunt forcé de 12 millions de francs, en obligations remboursables en cinq ans et produisant un intérêt de 8 pour 100. L'emprunt, malgré la pauvreté du pays, fut couvert avec un empressement patriotique. En même temps, un décret divisait les forces du pays en six corps placés sous le commandement supérieur du général Zach.

Des mesures aussi décisives ne pouvaient guère manquer de produire des dislocations dans le gouvernement. Le ministère présidé par M. Ristich n'avait pas une couleur assez belliqueuse; le 6 mai, il se démit et fut remplacé par un nouveau cabinet dont Ristich faisait encore partie, mais dont la présidence était confiée à Stevetza. Le doute sur les intentions du prince Milan n'était plus possible, bien qu'il continuât à répondre par des déclarations pacifiques aux réclamations de la Porte.

Quoi qu'il en soit, dans le courant du mois de juin, il devint clair à tous les yeux que la guerre était absolument résolue à Belgrade. Le gouvernement adressait à Constantinople des propositions et réclamations qu'il savait inacceptables, et qui lui étaient évidemment inspirées par le parti pris de faire la guerre.

Dans le courant du mois de juin furent prises les grandes et décisives mesures. Les employés de la principauté furent presque tous incorporés dans l'armée, et les services civils furent réduits au personnel strictement nécessaire. Le traitement des employés conservés fut réduit lui-même au chiffre le plus bas possible. Les étudiants, les enrôlés patriotes affluaient de toutes parts, de la Russie surtout, où les officiers désertaient l'armée nationale pour s'engager dans l'armée serbe sans que leur gouvernement y mît obstacle. Enfin, les forces générales du pays furent distribuées en trois corps ayant chacun une mission spéciale : l'armée occidentale de la Morawa, commandée par le général Zach, et qui, destinée à opérer sa jonction avec les Monténégrins par la Vieille-Serbie, était forte de 22,000 hommes; l'armée de la Drina (20,000 réguliers et 10,000 volontaire), que commandait Ranko Olimpitch et qui devait passer la Drina; l'armée du Sud, la plus solidement composée des trois, comprenant 50,000 hommes de l'armée permanente et de la première classe de la landwehr, sous le commandement de Tchernaïeff. En même temps, il était fait un appel général de tous les Serbes, de dix-sept à soixante ans.

Le 27 juin, le gouvernement serbe adressa à la Porte un ultimatum dans lequel il réclamait l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine à la Serbie. On savait d'avance comment une pareille proposition serait accueillie. Le 1er juillet, le prince Milan lança une proclamation, véritable déclaration de guerre à la Turquie, et partit aussitôt pour l'armée. Le 3 juillet, les troupes serbes franchissaient par plusieurs points la frontière turque et inauguraient cette interminable série de combats malheureux qui devait les conduire à deux doigts de leur perte. Dès les premiers jours de la campagne, les Turcs, se jetant à la poursuite d'Olimpitch, qu'ils avaient rejeté au delà de la Drina, pénétrèrent sur le territoire serbe. Le 20 du même mois, les Serbes furent de nouveau battus à Izvor; le 21, Tchernaïeff lui-même, sur qui le gouvernement et le peuple serbes avaient fondé les plus grandes espérances, peut-être à cause de son origine russe, fut complètement battu à Bjelina et contraint de battre en retraite sur Alexinatz. Ainsi, dès le début, les Serbes, qui avaient eu la prétention d'aller donner la main aux Monténégrins d'une part, aux Bosniaques et aux Herzégoviniens de l'autre, se voyaient réduits à la triste nécessité de se défendre chez eux.

Ils ne se découragèrent pas, néanmoins, par ces premiers revers, et modifièrent même leur plan de campagne avec une promptitude qui pouvait donner de grandes espérances à leurs partisans. Les trois grands commandements furent réduits à deux : celui de l'ouest, qui fut confié à Olimpitch, et celui de l'est, qui fut donné à Tchernaïeff. On n'entendit plus parler de Zach, qui avait été un instant général en chef de toutes les forces serbes. Il fut, en cette qualité, remplacé par Tchernaïeff, dont l'ambition croissait en même temps que ses infortunes se multipliaient, et qui déclarait qu'il ne saurait plus prendre part à la guerre s'il n'était chargé de la direction en chef. C'est alors que l'Europe étonnée vit commencer cette longue série de bulletins de victoires, infailliblement suivis par un mouvement de retraite du vainqueur. Les Turcs, qu'on disait tous les jours écrasés par Tchernaïeff, marchaient lentement, mais sûrement, sur le chemin de Belgrade. Le 5 août, les Turcs vaincus entraient à Kniajewatz, et les Serbes victorieux évacuaient Zaïtchor et se repliaient sur Deligrad, abandonnant l'héroïque, mais insuffisante, garnison d'Alexinatz à ses propres ressources.

Le 1er septembre, les troupes de Tchernaïeff furent complétement battues devant Alexinatz, dont elles avaient tenté d'empêcher l'investissement. La victoire des Monténégrins à Kutchi (13 août) n'était pas suffisante pour compenser un pareil échec et ne pouvait plus empêcher les Turcs de marcher directement sur Belgrade, dès qu'Alexinatz aurait succombé. Le prince Milan, épouvanté, s'adressa à toutes les puissances pour réclamer leur intervention auprès de la Porte. Mais la Russie ne trouvait pas que le moment opportun fût encore arrivé, et Tchernaïeff, de son côté, continuait à célébrer ses défaites comme des victoires décisives.

Néanmoins, sous la pression des puissances, les deux partis finirent par conclure un armistice de dix jours, mais en poussant plus activement que jamais leurs préparatifs militaires, et même ils ne tardèrent pas à s'accuser mutuellement, peut-être avec raison, d'avoir violé les conditions de la suspension d'armes. Aussi, les hostilités furent-elles reprises avant même l'expiration de l'armistice. Les enrôlements se firent de nouveau, en Russie, plus activement et plus ouvertement qu'avant cette courte trêve; un secours de 3 millions de roubles fut même expédié à Belgrade par le gouvernment russe. Les esprits étaient très-exaltés en Serbie. Tchernaïeff se vantait ouvertement d'avoir enfermé ses adversaires dans une souricière, où il ne lui restait plus qu'à les saisir. Néanmoins, pour mettre le bon droit ou les apparences de son côté, le gouvernement serbe faisait solliciter un armistice de deux mois; puis, quand la Turquie offrait de poser les armes pendant cinq mois, le gouvernement de Belgrade refusait d'accepter cette offre, évidemment sur les instigations de la Russie, qui se préparait dès lors à une guerre à outrance. Bref, le 27 septembre, les Turcs, si bien enfermés par Tchernaïeff, le mirent en complète déroute. Ce désastre obligea les Serbes à abandonner Alexinatz. La guerre était finie. L'épuisement des finances, la perte de la moitié de l'effectif mettaient les Serbes hors d'état de prolonger la lutte. Le prince Milan réclama avec désespoir l'intervention du gouvernement russe, qui intervint, en effet, en menaçant la Turquie de rompre toutes relations avec elle, si elle n'acceptait un armistice de six semaines. L'armistice fut signé pour deux mois et prolongé ensuite indéfiniment (30 décembre).

Le gouvernement du prince Milan se décida à négocier directement avec la Turquie les conditions de la paix. Soit nécessité diplomatique, soit réelle modération, le gouvernement ottoman n'abusa pas de la situation que lui avait faite en Serbie le succès de ses armes. Renonçant à tout agrandissement territorial, elle accepta, à ce point de vue, le *statu quo ante bellum*. Elle y mettait les conditions suivantes : le gouvernement serbe supprimerait toutes les sociétés secrètes dans la principauté; il empêcherait les formations de bandes destinées à renforcer les insurrections dans les pays voisins soumis à la Turquie; le prince, par un acte public, reconnaîtrait la suzeraineté de la Turquie; une amnistie pleine et entière serait accordée par les deux partis à ceux de leurs sujets qui auraient pris une part quelconque à la guerre. Ces conditions, rapidement débattues, furent acceptées par les plénipotentiaires des deux États (28 février). La Skouptchina, convoquée extraordinairement, les ratifia le 28 février, dans une séance à huis-clos, et fut aussitôt prorogée. Le 1er mars, le protocole de la paix fut signé à Constantinople.

Toutefois, la paix ne concernant que la Turquie et la Serbie, les hostilités continuaient entre la Turquie, les provinces insurgées et le Monténégro. Nous n'avons pas à raconter ici comment les moyens de pacification proposés par les puissances européennes échouèrent devant le refus de la Turquie, et comment la conférence de Constantinople, habilement conduite par le gouvernement russe, aboutit à une rupture définitive, à l'isolement complet de la Porte, à la déclaration de guerre par la Russie, qui, cette fois, entraîna la Roumanie, mais non la Serbie (avril 1877).

Mais la guerre tourna autrement que ne l'avaient fait prévoir les débuts de la campagne. Les Russes, repoussés dans les Balkans et arrêtés devant Plevna, finirent par comprendre l'intérêt qu'il y aurait pour eux à tourner l'obstacle en pénétrant sur le territoire de la Serbie, ce qu'ils ne pouvaient faire qu'en vertu d'un traité signé avec ce pays. Des sollicitations très-pressantes arrivèrent à Belgrade. Le gouvernement du prince Milan protesta de sa bonne envie de travailler avec les Russes et les Roumains à l'affranchissement de ses frères; mais il assigna en même temps comme obstacle le manque absolu de fonds. Cela ne pouvait faire difficulté : les fonds arrivèrent de Russie; mais la déclaration de guerre promise par la Serbie n'arrivait pas, bien que l'on prît, dans le pays, des mesures militaires de plus en plus caractérisées. Pour justifier son immobilité, la Serbie avait un prétexte, les remontrances de l'Angleterre, et une bonne raison, la résistance de Plevna, qui tenait toujours les Russes en échec et pouvait donner à la guerre une tournure très-menaçante pour leurs alliés. Le gouvernement serbe, néanmoins, remplissait ses cadres d'officiers, adressait à la Porte des réclamations au sujet de violations de frontières vraies ou prétendues, agissait, enfin, de façon à convaincre la Russie de son bon vouloir, sans donner prise trop directement à la Porte et à l'Angleterre. La Russie, par le traité secret passé avec elle, lui assurait, à la paix, un agrandissement de territoire; mais la Russie dicterait-elle les conditions de la paix? Telle était la vraie question.

Tout à coup Plevna succomba, et il fut dès lors certain qu'aucun obstacle invincible ne s'opposerait plus à la marche des armées du czar sur Constantinople. Le gouvernement serbe n'avait plus aucune raison d'hésiter. Déjà ses milices étaient concentrées sur la frontière; il adressa à Constantinople des réclamations très-énergiques au sujet de certaines violations de territoire, et, le 14 décembre, une proclamation du prince Milan déclara la guerre à la Turquie. La Serbie fut en même temps déclarée en état de siége, et le prince Milan alla se mettre à la tête de l'armée.

Les troupes serbes furent divisées en quatre corps : l'armée du Timok, celle de la Morawa, celle de Javor et celle de la Drina. Aux deux premières, destinées à opérer dans des pays en grande partie occupés par les troupes russes, incombait la besogne assez facile de faire le siége d'un petit nombre de places déjà coupées de toutes leurs communications.

Les débuts du corps de Javor ne furent pas heureux. Il se heurta contre les Turcs, qui le poursuivirent au delà de la frontière. Heureusement, les Serbes réparèrent cet échec par la prise d'Ak-Palanka (25 décembre) et par celle de Nisch, qui succomba après six jours d'attaques consécutives.

Tels ont été les exploits de l'armée serbe pendant la campagne de 1877-1878, exploits interrompus par l'armistice signé entre la Russie et la Turquie.

D'après le traité signé à San-Stefano le 3 mars 1878, entre la Russie et la Turquie, le sort de la Serbie est ainsi réglé :

La Serbie est reconnue indépendante. Sa frontière, marquée sur la carte jointe au traité, suivra le thalweg de la Drina, en laissant le Petit-Zwornik et Zakar à la principauté et en longeant l'ancienne limite jusqu'aux sources du ruisseau Dezeyo, près de Stoïlac. De là, le nouveau tracé suivra le cours de ce ruisseau jusqu'à la rivière Raska, et puis le cours de celle-ci jusqu'à Novi-Bazar. De Novi-Bazar, remontant le ruisseau qui passe près des villages de Mekinje et Trgovitje jusqu'à sa source, la ligne frontière se dirigera, par Bosur-Planina, dans la vallée de l'Ibar et descendra le ruisseau qui se jette dans cette rivière, près du village Ribanic. Ensuite, elle suivra le cours des rivières Ibar, Sitnitza, Lab et du ruisseau Batintze, jusqu'à sa source (sur la Grapachnitza-Planina).

De là, la frontière suivra les hauteurs qui séparent les eaux de la Kriva et de la Veternitza et rejoindra, par la ligne la plus courte, cette dernière rivière à l'embouchure du ruisseau Miowatzka, pour remonter celui-ci, traverser la Miovatzka-Planina et redescendre vers la Morawa, près du village de Kalimanci.

A partir de ce point, la frontière descendra la Morawa jusqu'à la rivière Vlossina, près du village Staïkovtzi, en remontant cette dernière, ainsi que la Liuberazda et le ruisseau Koukavitz, passera par la Sukha-Planina, longera le ruisseau de Vrylo jusqu'à la Nisawa et descendra ladite rivière jusqu'au village de Kroupatz, d'où elle ira rejoindre, par la ligne la plus courte, l'ancienne frontière serbe, au sud-est de Karaoul-Baré, pour ne plus la quitter jusqu'au Danube.

Ada-Kalé sera évacué et rasé.

Une commission turco-serbe établira sur les lieux, avec l'assistance d'un commissaire russe, le tracé définitif de la frontière, dans l'espace de trois mois, et réglera définitivement les questions relatives aux îles de la Drina. Un délégué bulgare sera admis à participer aux travaux de la commission lorsqu'elle s'occupera de la frontière entre la Serbie et la Bulgarie.

Les stipulations du traité de San-Stefano ont été remplacées par le traité de Berlin (juillet 1878), dont nous donnons le texte à la fin de l'article TURQUIE, dans ce *Supplément*.

* **SÉREILHAC**, bourg de France (Haute-Vienne), cant. d'Aixe-sur-Vienne, arrond. et à 18 kilom. de Limoges; pop. aggl., 400 hab. —pop. tot., 2,142 hab.

* **SÉRENT**, bourg de France (Morbihan), cant. de Malestroit, arrond. et à 20 kilom. de Ploërmel, aux bords de l'Oust et de la Claye; pop. aggl., 384 hab. — pop. tot., 2,913 hab.

SERENUS D'ANTISSA, mathématicien du IIIe siècle. Il nous reste de lui deux petits traités, *Sur la section du cylindre* et *Sur la section du cône*, qui se trouvent dans l'édition d'*Apollonius de Perga* (Oxford, 1710), dont Serenus avait commenté les *Coniques*, ainsi qu'un fragment de ses *Lemmes*, inséré dans l'*Astronomie de Théon de Smyrne* (Paris, 1849, in-8°).

Sergents de La Rochelle (LES QUATRE). On désigne sous ce nom quatre jeunes gens qui furent condamnés à mort pour crime de complot politique et exécutés à Paris le 21 septembre 1822. Ils se nommaient Bories, Goubin, Pomier et Raoulx. On trouvera l'historique de cette lugubre affaire au nom BORIES, tome II du *Grand Dictionnaire*.

* **SERGINES**, bourg de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. N. de Sens; pop. aggl., 1,166 hab. — pop. tot., 1,176 hab.

SERGIUS, nom de plusieurs princes ou ducs de Naples au moyen âge. Parmi les plus connus, nous citerons : SERGIUS IV, qui régna de 1000 à 1040. Un instant dépouillé de ses Etats (1027) par Pandolfe V, prince de Capoue et de Bénévent, il les recouvra (1029) à l'aide de Rainolfe, aventurier normand, auquel il céda le territoire d'Aversa, avec le titre de comte. — SERGIUS VII, le dernier duc de Naples de ce nom, mort en 1137, dut se soumettre à Roger II, roi des Deux-Siciles (1131), qui s'empara de Naples; mais il conserva le titre de prince de cette ville jusqu'à sa mort.

SÉRICIFÈRE adj. (sé-ri-si-fè-re. — du lat. *sericum*, soie; *fero*, je porte) Qui porte le fil sécrété par le ver à soie : *Les tubes* SÉRICIFÈRES *du ver à soie.*

SÉRICINE s. f. (sé-ri-si-ne — du lat. *sericum*, soie). Chim. Principe constitutif de la soie.

SÉRICITE s. f. (sé-ri-si-te — du lat. *sericum*, soie). Minér. Substance voisine de la damourite et formant des écailles d'un aspect soyeux, trouvée à Naurod (Nassau).

SÉRICOLE, SÉRICULTEUR, SÉRICULTURE. V. les termes analogues commençant par SÉRICI, au tome XIV du *Grand Dictionnaire.*

SÉRIEL, ELLE adj. (sé-ri-èl, è-le — rad. *série*). Qui forme série, qui est disposé par séries.

SÉRIGNAN, bourg de France (Hérault), cant., arrond. et à 10 kilom. de Béziers, à l'embouchure de l'Orb; pop. aggl., 2,317 hab. —pop. tot, 2,392 hab.

* **SERMAIZE**, bourg de France (Marne), cant. de Thiéblemont, arrond. et à 26 kilom. N.-E. de Vitry-le-François, sur la Saulx; pop. aggl., 2,485 hab. — pop. tot., 2,537 hab.

* **SERMANO**, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. E. de Corte; 284 hab.

* **SERMENT** s. m.—Confrérie dont chaque membre prononce un serment.

Serment (LE) ou les **Faux-monnayeurs**, opéra en trois actes, paroles de Scribe et Mazères, musique de M. Auber; représenté à l'Académie royale de musique le 1er octobre 1832. Un aubergiste de village préfère pour gendre un inconnu, un brigand chef de faux-monnayeurs, à un jeune fermier qui est aimé de sa fille. Diverses circonstances le tirent à temps de son erreur. Un si mince sujet aurait pu fournir matière à un petit opéra-comique; mais les proportions de notre première scène lyrique, déjà trop vastes pour le livret du *Philtre*, le parurent bien davantage pour celui du *Serment*. Cet opéra ne réussit pas. Cependant on l'a souvent représenté, du moins en partie. La musique fourmille de détails ingénieux, et l'orchestration est finement travaillée. Il en est resté un beau chœur pour voix d'hommes, un air de basse chanté par Dérivis : *Le bel état que celui d'aubergiste*, et un air de soprano : *Dès l'enfance, les mêmes chaînes*, dans lequel se trouvent accumulées comme à plaisir les difficultés les plus ardues de l'art du chant. C'était l'air de triomphe de Mme Damoreau. Il a été longtemps le morceau de concours le plus redouté des jeunes virtuoses.

Sermon de la montagne (LES ORIGINES DU), par M. Hippolyte Rodrigues (1868, in-8°). S'il est une erreur enracinée dans l'enseignement laïque comme dans l'enseignement ecclésiastique, c'est que le *Sermon de la montagne*, dont le texte se trouve au chapitre V de l'Evangile de saint Matthieu, a tout d'un coup révélé au monde une morale complétement inconnue avant lui. On comprend tout l'intérêt que l'Eglise peut avoir à propager cette fable, qui donne à la morale une origine exclusivement chrétienne, et elle l'a si bien répandue, qu'on a fini par y croire. « Messieurs, je ne connais pas deux morales, disait M. Duruy, ministre de l'instruction publique, dans un discours solennel; je n'en connais qu'une, et celle surtout qui est descendue de la montagne que vous connaissez est pour moi la meilleure. » Ce qui fait, en effet, la célébrité de ce morceau, ce sont les sentiments de générosité, de charité, de fraternité qui y dominent. Les écrivains catholiques ont pris chaque verset pour texte de déclamations admiratives, et ils font remarquer combien ces sentiments diffèrent de ceux de toute la civilisation ancienne, telle qu'ils la font connaître. Ils y voient la preuve du profond changement apporté au monde moral par le christianisme. Avant le *Sermon de la montagne*, il n'y a que ténèbres et iniquités : le vice règne; l'égoïsme, la brutalité du maître font la loi; Jésus prononce la fameux *Sermon*, et tout change, comme un décor à vue au coup de sifflet du machiniste : c'est le règne de la douceur, de la charité et de toutes les vertus; la solidarité humaine est proclamée, l'émancipation commence.

Les mêmes écrivains donnent encore volontiers ce morceau comme modèle de sermon et font de Jésus l'instituteur d'un genre littéraire nouveau. « Il y a dans l'histoire littéraire, dit l'un d'eux, un genre où la France tient sans contredit le premier rang : c'est le sermon. Ce genre est d'institution divine; le Sauveur en a donné à la fois le précepte et l'exemple. »

Autant d'erreurs que de mots dans ces audacieux paradoxes. D'abord le *Sermon de la montagne* n'est pas du tout ce qu'on appelle aujourd'hui un sermon, c'est-à-dire la démonstration d'un point de doctrine. C'est un ensemble de préceptes moraux, que rien ne relie entre eux; les pensées s'y succèdent au hasard et ne trahissent pas le moindre artifice oratoire. Ce morceau, composé de mémoire longtemps après la mort de Jésus, de toutes sortes de paroles qu'on lui attribuait et qui, si elles furent prononcées, le furent dans toutes sortes d'occasions différentes, offre un ensemble assez incohérent. En second lieu, et c'est là le point important, ces préceptes moraux ne sont que le reflet de l'enseignement pratiqué, au temps de Jésus, dans toutes les écoles juives. « On s'est étonné du peu d'effet produit à Jérusalem par le *Discours de la montagne*, disait Munk, le savant Israélite; comment aurait-il pu en être autrement? Le *Discours de la montagne* courait les rues de Jérusalem bien avant qu'il eût été prononcé. Rien de si facile que de refaire ce discours avec les documents antérieurs à son époque. »

C'est à justifier les paroles de son illustre coreligionnaire que M. H. Rodrigues s'est appliqué en recherchant les origines du *Sermon de la montagne*. Son livre rapporte, verset par verset, le texte du sermon, tel qu'il se trouve dans saint Matthieu, et en regard un certain nombre de versets tirés soit de la Bible, soit des *Talmuds*, et qui présentent avec ceux de l'Evangile la plus parfaite conformité. Les sources les plus ordinaires sont les *Psaumes*, le livre des *Proverbes*, l'*Ecclésiatique* et les cinq livres du *Pentateuque;* les emprunts faits aux *Talmuds*, quoique encore nombreux, ne viennent qu'ensuite. L'Evangile n'a qu'un mérite, tout de forme, c'est de présenter le même enseignement d'une façon concrète et substantielle, en quelques mots, parfois à l'aide d'une image frappante. Souvent aussi l'image elle-même est empruntée. Quelques exemples mettront à même de juger : « Bienheureux les pauvres d'esprit, dit saint Matthieu, car le royaume des cieux est à eux. » M. Rodrigues met en regard ces citations : « Le Seigneur garde les simples » (*Psaumes*, CXVI, v. 6); « Dieu n'est honoré que par les humbles » (*Ecclésiaste*, III, 21); « Celui qui est humble d'esprit obtient la gloire éternelle » (*Proverbes*, XXIX, 23). — « Bienheureux sont les débonnaires, car ils hériteront de la terre » (Ev.) : « Les débonnaires posséderont la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité » (*Psaumes*, XXVII, 2). — « Bienheureux sont les miséricordieux, car miséricorde leur sera faite » (Ev.) : « Celui qui fait miséricorde trouvera la vie, la justice et la gloire » (*Proverbes*, XXI, 21). — « Bienheureux sont ceux qui sont nets de cœur, car ils verront Dieu » (Ev.) : « Qui est-ce qui montera en la montagne de l'Eternel? ce sera l'homme qui a les mains pures et le cœur net » (*Psaumes*, XXIV, 3). — « Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice » (Ev.) : « Oh! que bienheureux est celui que Dieu châtie! Ne rejette donc point le châtiment du Dieu tout-puissant » (*Job*, V, 17). — « Quiconque se met en colère sans cause contre son frère sera punissable par le jugement » (Ev.) : « Tu ne haïras pas ton frère en ton cœur (*Lévitique*, XIX, 17). — « Si tu apportes ton offrande à l'autel et que là il te souvienne que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va premièrement te réconcilier avec ton frère, puis offre ton offrande » (Ev.) : « Quand même l'offenseur offrirait en sacrifice tous les moutons de l'Arabie, il ne sera point quitte avant de demander pardon à l'offensé » (*Talmud*, *B. Kamma*, fol. 92). — « Ne jurez en aucune manière » (Ev.) : « Que votre bouche ne s'habitue pas à jurer, car en jurant on offense Dieu de bien des manières (*Ecclésiastique*, XXIII, 9). — « Si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente lui aussi l'autre » (Ev.) : « Il (le juste) présente la joue à celui qui le frappe » (*Jérémie*, III, 30). — « Donne à celui qui te demande et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi » (Ev.) : « Tu ne manqueras point de donner à ton frère pauvre, et ton cœur ne lui donnera point à regret » (*Deutéronome*, XV, 10). — « Aimez vos ennemis et bénissez ceux qui vous maudissent » (Ev.) : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire » (*Proverbes*, XXV, 21). — « Prenez garde de ne pas faire l'aumône devant les hommes pour en être regardés » (Ev.) : « Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre et elle priera pour vous » (*Ecclésiastique*, XIX, 15); « Autant vaut ne pas donner que de donner avec ostentation et en public » (*Talmud*, *Traité Chaguiga*, fol. 5, recto). — « Quand vous priez, n'usez pas de vaines redites comme font les païens, car ils s'imaginent d'être exaucés en priant beaucoup » (Ev.) : « Il vaut mieux faire une courte prière avec recueillement qu'une longue prière sans ferveur » (*Talmud*, *Traité Ménachod*, 110). — « Et pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère, et tu ne prends pas garde à la poutre qui est dans ton œil? » (Ev.) : « Si l'on dit à quelqu'un : « Ote ce fétu qui est dans ton œil, on reçoit pour réponse : Ote cette poutre qui est dans le tien » (*Talmud*, *Traité Arakhin*, fol. 16), etc. Il faudrait tout citer; mais ces quelques exemples suffisent. L'Evangile de saint Matthieu prouve surabondamment que Jésus, ou ceux qui l'ont fait parler, était très-versé dans la connaissance de la loi; mais voilà tout. On ne peut donner comme une nouveauté l'enseignement moral empreint dans chaque verset du *Sermon de la montagne*, que par une de ces fraudes pieuses dont l'histoire de l'Eglise offre tant d'exemples. Pour mieux le mettre en évidence, nous avons de préférence cité les emprunts faits à la Bible elle-même; toutefois, ceux que l'évangéliste a faits à l'enseignement oral des écoles juives, enseignement consigné aujourd'hui dans les *Talmuds*, ne sont pas moins probants. « Pour ce qui concerne ces citations, dit M. Rodrigues, il sera allégué, mais en vain, que la *Mishna* ayant été rédigée vers l'an 189, le *Talmud* de Jérusalem vers l'an 396 et le *Talmud* de Babylone vers l'an 500 (ap. J.-C.), leur contenu ne peut affecter la question de l'antériorité de Jésus. Le *Talmud* contient la tradition des doctrines prêchées depuis le IIIe siècle avant Jésus. La date de chaque citation se trouve précisée par le nom du docteur qui l'a prononcée. Les chefs les plus fameux de cette école, Hillel et Schammaï, sont antérieurs à Jésus. Gamaliel Ier et Johannan-ben-Zaccaï, contemporains de Jésus, ont, suivant toute probabilité, précédé Jésus dans l'enseignement de la loi. Tout esprit sincère, ami de la vérité, peut donc désormais apprécier si le *Sermon de la montagne* a inauguré une morale nouvelle, ou si le *Sermon de la montagne* courait les rues de Jérusalem bien avant qu'il eût été prononcé et s'il était facile de refaire le *Sermon de la montagne* avec les documents antérieurs à son époque. » Facile? entendons-nous : il a fallu à M. Rodrigues une connaissance approfondie de toutes les sources où avait puisé l'évangéliste, pour donner en regard de chaque verset sept ou huit versets correspondants, empruntés à différents livres; pour faire court, nous n'en avons rapporté qu'un ou deux, mais M. Rodrigues en cite bien davantage, et quoiqu'il avoue modestement que sa tâche ait été simplifiée par de précédents travaux, le *Jésus et sa doctrine*, de M. Salvador, et les *Déicides*, de M. J. Cohen, il lui reste l'honneur d'avoir coordonné et complété les recherches de ses prédécesseurs, d'avoir parfaitement élucidé une question jusqu'à ce jour controversée et réfuté victorieusement une erreur passée à l'état de « parole d'Evangile. »

* **SERNIN (SAINT-)**, bourg de France (Aveyron), ch.-l. de cant., arrond. et à 32 kilom. S.-O. de Saint-Affrique, sur une colline baignée par la Rance; pop. aggl., 933 hab.—pop. tot., 1,714 hab.

SERNIN-DU-PLAIN (SAINT-), bourg de France (Saône-et-Loire), cant. de Couches-les-Mines, arrond. et à 30 kilom. d'Autun; pop. aggl., 785 hab.—pop. tot., 2,292 hab.

SÉRO-FIBRINEUX, EUSE adj. (sé-ro-fi-bri-neu, eu-ze — de *sérum*, et de *fibrine*). Méd. Qui se rapporte aux membranes séreuses et aux membranes fibrineuses : *A la suite d'une ponction, une pleurésie simplement* SÉRO-FIBRINEUSE *peut devenir purulente.*

SÉROLINE s. f. (sé-ro-li-ne — rad. *sérum*). Chim. Substance extraite du sérum.